

— Parce que vous ne rentrerez pas... Je compte bien vous tuer.

Fernand haussa les épaules.

— Venez, monsieur, dit-il.

— Monsieur, dit Rocambole en quittant avec lui le petit salon, il est deux heures du matin, et, à moins d'aller à mon cercle ou au vôtre, je crois que nous ferons fort bien de chercher ici des témoins.

— Comme vous voudrez, répondit Fernand.

Or, Fernand, qui venait pour la première fois chez le marquis de Van-Hop, n'y rencontrait précisément aucun de ces amis intimes à qui on peu demander le service dont il avait besoin en ce moment; il était donc assez embarrassé, lorsqu'il se trouva face à face avec le major Cardon.

La physionomie ouverte et la tournure militaire du major séduisirent Fernand.

Il s'approcha de lui et lui dit :

— Vous avez été militaire, monsieur ?

— Toute ma vie, monsieur.

— Alors, peut-être ne me refusez-vous pas un léger service ?

— Parlez, monsieur, dit courtoisement le major.

— Monsieur, reprit Fernand, je viens d'être grossièrement insulté. Mon adversaire part demain matin, au point du jour, et il ne consent à me donner satisfaction qu'à la condition que le combat aura lieu tout de suite.

— Vous désirez sans doute que je vous serve de témoin ? demanda le major avec un air de naïveté qui excluait le soupçon qu'il se trouvait là tout exprès, et s'attendait par avance à jouer ce rôle.

— Précisément, monsieur, bien que je n'aie point l'honneur d'être connu de vous.

— Monsieur, répondit le major, je suis un ami du maître de cette maison, et je sais ce que valent les gens qu'on y rencontre. Je suis à vos ordres.

Et le major s'inclina.

Tandis que Fernand trouvait un témoin, M. le vicomte de Cambailh cherchait le sien dans la salle de jeu.

Le vicomte, on le devine, n'avait songé à personne autre qu'à sir Arthur Collins. Il s'approcha donc de la table du lansquenet.

Mais l'Anglais n'y était plus, et Rocambole ne le rejoignit que dans la salle du bal, où il causait, dans une ombraie de croisée, avec un petit vieillard connu, que nous allons reconnaître sans doute pour une ancienne connaissance.

Ce petit vieillard, qui portait une jolie perruque blonde, avait les yeux abrités par des conserves bleues, un gilet de nan-kin, un pantalon noir, un habit bleu boutonné à la Berryer et une immense cravate blanche dans laquelle sa tête ronde et son visage très coloré disparaissaient à demi.

Propret et silencieux d'ordinaire, on le voyait à peu près partout où il y avait des bals et des fêtes. Il s'asseyait dans un coin, regardait danser toute une nuit sans mot dire, et s'en allait, sur un signe des personnes qui l'avaient accompagné, avec la soumission d'un enfant.

Dans le monde où il allait, ce petit vieillard avait la réputation d'être fou.

Mais sa folie était si douce, si inoffensive, que partout on le recevait avec plaisir. Cette folie, disait-on, provenait d'un chagrin d'amour, et voici qu'elle était la version qui courait les galons de Paris où on le rencontrait.

Père de famille, occupant une haute position administrative, le petit vieillard avait aperçu, il y avait quelques années, une jeune fille dont la remarquable beauté l'avait frappé à ce point, qu'il en était devenu éperdument amoureux.

Cet amour, d'autant plus insensé que la jeune fille, honnête et vertueuse, avait épousé, peu de temps après, un brave ouvrier, l'avait conduit à la folie, et il était persuadé qu'il avait inspiré une si violente passion à la jeune fille, qu'elle en était morte.

Il en était resté pour lui une mélancolie profonde et qui se

manifestait de temps à autre par un soupir, mais jamais par une plainte.

Or, ce fou, ce petit vieillard à l'habit bleu, nous l'avons tous connu, c'était M. de Beaupréau.

M. de Beaupréau, que sa femme et sa fille adoptive avaient retrouvé, il y avait un an environ, dans une maison de fous de la province, non loin de son pays natal, à Saint-Remy.

Qu'on nous permette à ce sujet une digression de quelques lignes et un coup d'œil rétrospectif vers la première partie de cette histoire.

M. de Beaupréau, on s'en souvient, avait été surpris par Léon Rolland dans la maisonnette du parc de Bougival, et l'ouvrier était arrivé juste assez à temps pour sauver sa fiancée et arracher Cerise aux violences du chef de bureau.

Que s'était-il passé alors entre lui et M. de Beaupréau, tandis que M. de Kergaz, sur les indications de Cerise défallante, volait au secours de Jeanne, qui se débattait aux mains de sir Williams ?

Cerise, vaincue par le narcotique, n'avait point tardé à tomber à la renverse, si bien que Léon, effrayé, la crut morte et perdit la tête à ce point, qu'il oublia M. de Beaupréau. Celui-ci retrouva un peu de présence d'esprit et s'esquiva.

À partir de ce moment, on ne l'avait plus revu, et il était probable qu'il avait rejoint sir Williams, qui, lui aussi, disparut pendant cette nuit-là.

Du reste, l'indignation de madame de Beaupréau et d'Hermine était telle, elles avaient un si grand mépris du misérable, qu'elles ne firent aucune démarche pour s'enquérir de ce qu'il était devenu.

Cependant, au bout de trois années, Hermine, à présent madame Fernand Rocher, reçut une lettre de la province qui l'étonna profondément.

Cette lettre, datée de Saint-Remy, en Provence, était signée du directeur de l'hospice des aliénés de cette ville; elle appartenait à madame Rocher que son père, dont on était parvenu, non sans peine, à constater l'identité, se trouvait au nombre des pensionnaires de l'hospice, et quo sa folie, douce et calme, n'était aucunement dangereuse.

Madame de Beaupréau et sa fille, en apprenant l'infortune du misérable, lui pardonnèrent, et montèrent en chaise de poste pour l'aller chercher.

M. de Beaupréau était parfaitement fou, et dans l'impossibilité de dire ce qui lui était arrivé et ce qu'il avait fait depuis trois années.

Alors, la mère et la fille, voyant dans ce châtimement la main de Dieu, rouvrirent leurs bras au vieillard et le ramenèrent à Paris. Dès lors, M. de Beaupréau reprit sa place au foyer de la famille, et se trouva, pour ainsi dire, métamorphosé.

L'homme acariâtre, bilieux, avare, qui tourmenta sa femme pendant quarante années, avait, comme par enchantement, fait place à un vieillard doux, affectueux, au sourire mélancolique.

On n'aurait jamais reconnu en lui le Beaupréau des anciens jours, si parfois le nom de Cerise ne fût venu errer sur ses lèvres.

Ce nom était le seul lien qui semblât l'attacher au passé.

Hermine s'était prise à l'aimer; Fernand et elle l'emmenaient toujours avec eux dans le monde.

Quelquefois même, si une affaire importante empêchait le jeune mari d'accompagner sa femme, il la confiait sans répugnance à M. de Beaupréau, lequel n'était fou que lorsqu'il parlait de Cerise, et se montrait fort raisonnable en toute autre chose.

Il n'avait qu'une manie, celle de s'habiller parfois comme les infirmiers de la maison de fous.

C'était donc avec M. de Beaupréau que causait l'Anglais sir Arthur Collins, ou, si vous l'aimez mieux, le baronnet sir Williams.

— Beau-père, disait le baronnet, avouez que vous ne m'auriez jamais reconnu sous ce costume, et avec ma face de Peau-Rouge.